

La philosophie de Masaryk n'est-elle qu'un réalisme critique?

Par Daniel Essertier (Poitiers).

Comment définir la philosophie de M. Masaryk? Les uns y voient un positivisme et encore le mot n'a-t-il pas le même sens, s'il est employé par M. Krejčí ou par M. Fajfr. M. Škrach ne nie pas l'inspiration positiviste, mais il est plus frappé par les conclusions, qui sont bien différentes de celles de Comte: il propose timidement transpositivisme, mais s'en tient finalement à humanitisme. M. Blaha forge le mot synergisme. Enfin M. Rádl estime que le Président, qui fonda le parti réaliste, est aussi réaliste en philosophie, et M. Masaryk lui-même semble avoir une prédilection pour le terme auquel il ajoute une épithète qui ne lui est pas moins chère: son système serait, selon lui, un réalisme critique.

A mon avis, ces deux mots caractérisent un aspect très important de la philosophie de M. Masaryk, mais non l'ensemble de cette philosophie. Ils s'appliquent parfaitement à ce qui en fut la phase initiale, mais ils laissent dans l'ombre la phase constructive. Ils forment la devise avec laquelle le jeune professeur de l'université de Prague a marché au combat, ils ne sont pas l' α et l' ω de sa pensée. Reportons-nous à l'époque héroïque. Nous sommes en 1880. M. Masaryk vient de publier le *Suicide*. Thèse d'habilitation, étude technique. Lisons-la de plus près: nous y percevons un frémissement. L'auteur y confesse son époque, sa nation, sa génération. C'est le drame de „l'homme moderne“ qui se dissimule dans ses pages hérissées de statistiques: „l'homme moderne“ est malade, je ne sais quoi dans les ressorts de la machine individuelle et collective se détend, s'abandonne. Lassitude sans cause apparente, lassitude énermée, désenchantement accompagné de fièvres malsaines, expériences troubles, qui minent sournoisement la force de vivre, puis le goût de vivre . . . Ce mauvais air a passé sur toute l'Europe, mais comment ne se fut-il pas attardé en Bohême? Le Slave qui sommeille au cœur du Tchèque le plus occidentalisé en subit plus que personne l'anémiant influence, et c'est dans une sorte de brouillard, dans la molle fuite de ses énergies qu'il pensait néanmoins poursuivre la rude tâche de la régénération nationale! Il vivait paresseusement, littérairement son rêve patriotique. Il s'enchantait des strophes ossianiques des manuscrits si heureusement „retrouvés“ par Hanka. Le glorieux passé n'était-il pas garant d'un magnifique avenir? Mais il ne faisait rien pour en hâter l'avènement. Il était, en un mot, la proie du Mythe. Masaryk aperçut, d'un coup, le danger, diagnostiqua la maladie. Il commença par démolir impitoyablement

le factice décor: les manuscrits étaient des faux, la preuve devait être faite, elle le fut. Au camp des rêveurs, des patriots à bon compte, ce fut une explosion de colère qui acheva de convaincre le jeune philosophe de la profondeur du mal et du réel péril que cet opium faisait courir à toute la nation. Avec quelle fermeté il débrida la plaie! Il savait bien ce qu'il risquait. Il n'en avait cure. Il possédait justement, lui, la qualité qui était la plus rare autour de lui et dont l'absence causait tout le mal: la courage. Courage en face des idées: voir les choses telles qu'elles sont et pour cela ne pas hésiter à dépister et à soumettre à une sévère critique tous les préjugés. Courage en face des hommes: rester droit, le front haut, devant les maîtres de Vienne et leurs valets, risquer situation, fortune, payer de sa vie s'il le faut la fidélité à un grand idéal. Dès ce moment, Masaryk sut ce que serait sa philosophie: elle serait génératrice de courage intellectuel et moral, elle serait un réalisme, en ce sens qu'elle opposait sans cesse la réalité non pas à l'idéal, mais à l'imaginaire, fruit d'une lâche complaisance pour soi-même; et elle serait un réalisme critique, car elle passerait au crible d'une raison intransigeante les notions mal formées, acceptées de toutes mains, trop favorables à l'éclosion des sophismes.

Mais ce réalisme critique n'était qu'une préface. Il fallait d'abord qu'il fut bien établi que, en dehors de la vérité ou contre elle, rien n'était viable. Cela posé, la tâche était-elle terminée? Elle ne faisait que commencer.

* * *

L'oeuvre masarykienne n'est pas une oeuvre purement critique: elle veut avant tout construire. L'humanité a besoin d'une foi, d'un idéal, d'une raison de vivre: la tâche de la philosophie est de les lui fournir. Les anciens temps sont détruits, il lui appartient d'en bâtir de nouveaux. Méditer sur les ruines, proclamer l'irréremédiable vanité de tout, se complaire aux jeux des idées est indigne d'elle. La philosophie est un sacerdoce. Elle est responsable du bonheur ou du malheur des hommes. Elle doit les sauver du désespoir et de la ruine morale. Elle ne combat pas la religion, elle l'épure: elle cherche à dégager des religions historiques, fruit de l'expérience humaine, expression d'un invincible besoin, la religion qui, enfin réconciliée avec la science, est la seule qui puisse satisfaire l'homme moderne. Ne serait-elle pas, en dernière analyse, cette religion elle-même?

L'oeuvre de Masaryk me paraît sortie tout entière de la recontre de sa „philosophie de l'histoire“ avec la profondeur de ses convictions personnelles. Nous sommes ici en présence d'une très haute conscience qui s'est considérée comme le point d'aboutissement normal et naturel d'une logique évolution collective. Ces grands idéaux, qu'elle ne pourrait pas, elle le sent bien, arracher d'elle-même, qui régissent impérieusement sa pensée et sa conduite, ont été élaborés par l'humanité tout entière, au prix de quelles luttes et de quelles souffrances! Dès lors ne sont-ils pas les suprêmes réalités? Ne serait-il pas vain d'aller chercher ailleurs les pierres sur lesquelles il convient de bâtir l'Eglise nouvelle? L'erreur d'Auguste Comte a été de croire que l'humanité pourrait se passer de Dieu, à partir du jour — d'ailleurs absolument improbable — où elle aurait reconnu qu'il lui est à tout jamais inaccessible. Il a pris pour une indication de l'avenir l'irreligion d'un moment: par une incompréhensible aber-

ration, il lui a donné le pas sur une expérience plusieurs fois millénaire. Il n'a pas vu que si Dieu n'existe pas et si l'âme n'est pas immortelle, la vie humaine n'a plus de sens, le devoir n'a plus de base, le bien social se relâche. Mais ce n'est pas pour éviter ces conséquences qu'il faut maintenir les idéaux traditionnels. Ces idéaux ne dépendent pas d'un décret de notre esprit. L'humanité les a forgés dans la douleur, notre conscience les consacre. Où trouverons-nous de meilleures fondations? Par quel moyen pouvons-nous espérer de mieux assurer la communion des hommes?

Réalisme critique, en tant que méthode, la philosophie de M. Masaryk en tant que système, nous paraît bien être un idéalisme constructeur.